

“ révèle immédiatement et à la
 “ fois aussi, l’homme, la nature
 “ et Dieu. . . L’homme n’est pas
 “ dans la conscience sans la na-
 “ ture, ni la nature sans l’homme.
 “ Le Dieu de la conscience, subs-
 “ tance et cause, toujours sub-
 “ stance et toujours cause, n’étant
 “ substance qu’en tant que cau-
 “ se et cause qu’en tant que
 “ substance, c’est-à-dire, étant
 “ cause absolue, un et plusieurs,
 “ éternité et temps, espace et nom-
 “ bre, principe, fin et milieu. . .
 “ L’infini et fini tout ensemble,
 “ c-à-d, à la fois, Dieu, nature
 “ et humanité. En effet, si Dieu
 “ n’est pas tout il n’est rien.

Tout se résume donc au signe
 de croix de Mr. Cousin : au nom
 de l’infini et du fini, et du rap-
 port de l’infini et du fini. Ou
 mieux encore, à la parole suprê-
 me que le prêtre Indou, assis
 dans une immobilité complète,
 perdu dans la contemplation du
 Grand Tout, prononce à chaque
 instant : Oum ! Brahma seul est
 existant : ni moi, ni rien de ce
 qui est à moi n’existe.”

Le Panthéisme est donc le
 même sur les bords du Gange,
 dans les écoles de la docte Alle-
 magne ou dans les chaires de
 l’Université de Paris.

4. Cette doctrine monstrueuse
 est plus communément répandue
 qu’on ne serait tenté de le
 croire. Il fut un temps où, en
 Allemagne, toute la jeunesse
 studieuse ne jurait que par Hé-
 gel, le grand maître du Panthé-
 isme. Cousin, Damiron, les Saint-
 Simoniens ont été longtemps les
 maîtres de la pensée dans les
 écoles laïques de France. Toute
 la littérature rationaliste était
 saturée de panthéisme. Il n’y a
 pas jusqu’à ce pauvre Lamarti-
 ne qui, dans son Raphaël, n’ait

tenté de se faire le prophète de
 cette religion commode. Depuis
 quelques années, la littérature
 rationaliste mêle un peu moins
 le fini et l’infini, mais c’est uni-
 quement parce que les principes
 du panthéisme ont produit leurs
 conséquences légitimes. En ef-
 fet, pour être logiquement pan-
 théiste, il faut faire table rase
 de tous les principes et de tous
 les faits qui sont la base et l’ob-
 jet des pensées humaines. Tous
 les hommes sont convaincus
 qu’il y a dans le monde plusi-
 eurs substances distinctes les
 unes des autres ; qu’un homme
 et une pierre ne sont pas iden-
 tiques : quand je dis, moi, je suis,
 je me pose instinctivement
 sans pouvoir faire autrement,
 comme distinct de tous les au-
 tres individus. Nier cela, c’est
 saper par la base tout l’édifice
 de nos connaissances. Rien n’est
 plus certain pour moi, que le moi
 lui-même. Si je me trompe en
 cela, il n’y a plus rien de cer-
 tain, et ainsi le panthéisme qui
 veut tout confondre dans un
 seul être, me force à passer ma
 vie intellectuelle dans les ré-
 gions arides et désolantes du
 doute universel. Aussi le scepti-
 cisme absolu a-t-il été chez les
 Grecs et les modernes le terme
 fatal où ont abouti les panthéis-
 tes.

Dire que Dieu n’est pas, mais
 devient, se fait, ce qui est la der-
 nière formule de cette erreur
 que nous examinons, qu’est-ce
 autre chose sinon l’athéisme ?
 Dieu est tout au plus une *abs-
 traction*, ou, comme disait Miche-
 let, l’idée générale des peuples.
 Dieu, ce sera notre pensée. Maté-
 riel, disait cet énergumène, au
 commencement des sociétés, le
 culte de l’homme pour Dieu, c’est

le fétichisme. Dieu progressera
 de pensée en pensée et de peuple
 en peuple, jusqu’à ce qu’il par-
 vienne à la perfection du Dieu
 chrétien. Le panthéisme a pro-
 duit de nos jours l’athéisme pour
 dernière conséquence, et avec la
 négation de Dieu, le plus gros-
 sier matérialisme. Carl-Vogt,
 Moleschott, Robin, Littré, Hux-
 ley, Tyndal, procèdent en droi-
 te ligne de la philosophie pan-
 théistique. Les maîtres de la pen-
 sée rationaliste en France, en
 Allemagne, en Angleterre, en
 sont rendus à dire qu’il n’y a
 pas de vérité absolue, que ce
 qu’on appelle esprit n’est que la
 force de la matière : le pape a
 donc énergiquement résumé le
 symbole rationaliste quand il
 condamne le panthéisme qui
 aboutit à dire que Dieu est “ l’es-
 prit confondu avec la matière, le
 vrai avec le faux.”

Le panthéisme en niant la
 multiplicité des existences et
 des êtres, a voulu tout confon-
 dre en un seul être. Par là mê-
 me, dans l’ordre intellectuel, il
 résume toutes les erreurs : il nie
 Dieu qui n’est plus que la pen-
 sée humaine ; il donne à la mati-
 ère les qualités de l’esprit, c-à-d,
 qu’il proclame le matérialisme ;
 il n’y a dans l’univers qu’un
 seul être et, au fond, c’est le moi,
 qui ne relève que de lui-même
 et ne peut logiquement se sou-
 mettre qu’à sa raison ; il rejette
 toutes les idées qui ont fait jus-
 qu’ici le patrimoine de l’esprit hu-
 main et nous laisse flottant dans
 le vide du scepticisme. Voilà dans
 l’ordre intellectuel, l’écueil fa-
 tal où l’homme émancipé du joug
 de la Foi est venu se briser. Voi-
 là l’erreur effrayante que Pie IX
 a condamnée dans la première
 proposition du Syllabus. Dans